

à lui-même et aux autres, pris en tant que n'importe quels "contenus". » C'est ainsi que Kojève décrit l'hypothèse d'une fin de l'histoire snob, à la japonaise, d'une fin de l'histoire esthétique. « La conscience esthétique, confirme le pauvre Vattimo, n'opère pas de choix ; elle se borne à libérer l'objet qu'elle prend en considération de tout ce qui le relie au monde réel, en tant que monde du savoir et de la décision, en le transférant dans la sphère de la pure apparence. » (*Ethique de l'interprétation*) L'esthétique est le temps de la synthèse infernale. Le temps de la *sociabilité*.² Le règne des spectres.

L'empire comme religion sensible

Une étymologie fallacieuse fait dériver le mot religion du latin *religare* (relier), insinuant que la religion aurait pour vocation de relier les hommes entre eux et ceux-ci au divin, plutôt que de *relegere* (recueillir, recollecter au sens de « revenir sur ce que l'on a fait, ressaisir par la pensée ou la réflexion, redoubler d'attention et d'application »), ainsi qu'il en va dans tout rituel, dont les formes doivent être scrupuleusement répétées. Toute religion, en faisant exister une sphère spéciale du sacré, s'érige en gardienne de sa séparation d'avec le « monde sensible ». C'est-à-dire qu'elle *produit* le monde sensible en tant que monde sensible. Qu'elle en vienne à pourchasser tout ce qui, hors d'elle

2. Simmel livre en 1910 une analyse magistrale de cette plaie de l'époque actuelle : la sociabilité. L'article aborde la sociabilité comme « *forme ludique de l'association* », comme « *structure sociologique particulière, correspondant à celles de l'art et du jeu, et qui tirent leurs formes de la réalité, tout en la laissant néanmoins derrière eux* », rend parfaitement justice de l'utopie branchée d'une « *société de conversation* ». « *Dans la conversation purement sociale, la parole est une fin à elle-même, elle n'est au service d'aucun contenu ; elle n'a d'autre but que de perpétuer l'interaction en esquivant les sujets délicats, que de permettre de jouir de l'excitation du jeu de relations (...)* L'association et l'échange stimulant par lesquels tout le poids et toutes les tâches de la vie se réalisent sont consumés ici dans un jeu artistique, dans la sublimation et la dilution simultanées des forces de la réalité qui n'apparaissent qu'à distance, alors que leur pesanteur s'estompe comme par enchantement. »

comme en elle, se maintient dans l'inséparation entre « sensible » et « suprasensible » – mage, sorcière, mystique, messie ou convulsionnaire – découle logiquement de sa définition. On comprend mieux le malaise qui s'est saisi *de la totalité du monde profane* avec la « mort de Dieu ». Désertée la place du divin, le monde profane se révélait comme n'étant *même pas profane*. C'est jusqu'à la douce immersion dans l'immanence qui se perdait ainsi. Que faire ? Le projet esthétique répond historiquement à cette situation – et en première ligne l'idéalisme allemand. En témoigne cet étrange fragment de Hölderlin intitulé *Communismus der Geister* (« Communisme des esprits »). Étrange d'abord par son titre : *Communismus* est orthographié avec un « c », c'est-à-dire à la française à une époque (1798) où les babouvistes eux-mêmes n'osent guère s'appeler que « communautistes ». Étrange ensuite par le nom de son premier paragraphe « Disposition ». On y lit : « *C'est que, justement, nous partons du principe diamétralement opposé, c'est-à-dire de l'universalité de l'incroyance, pour justifier sa nécessité dans notre temps. Cette incroyance est partie intégrante de la critique scientifique de notre époque, laquelle annonce et précède la spéculation positive ; il ne sert à rien de gémir là-dessus : il faut y remédier.* » L'incroyance dont il est question ici n'est pas, au fond, l'incroyance en telle ou telle religion, ni en Dieu lui-même. L'incroyance dont il est question – nos contemporains nous le démontrent chaque jour, eux qui sont capables de vivre leur propre destruction comme une jouissance esthétique de tout premier ordre, eux qui se croient dans un film quand s'approche un tsunami –, c'est bel et bien l'incapacité à croire à ce qui nous avons sous les yeux, au monde sensible lui-même. Cette espèce d'incrédulité hagarde qui se lit dans tant d'yeux, dans tant de gestes, cet état d'absence irrésolue, cette *crise de la présence* est précisément ce à quoi le projet esthétique, l'empire et ses *dispositifs* ont pour tâche de remédier.

Sous l'empire, donc, le *design* et l'urbanisme inscrivent à même les choses l'unité du monde devenue problématique. Ils façonnent le tout nouveau « monde sensible ». Les *mass medias* inventent à flux tendu le langage commun du jour. Les différents « moyens de communication » mettent à disposition, à tout instant, l'ensemble de ceux que *nous avons toujours-déjà quittés*, et que nous appelons encore, absurdement, « nos proches ». La culture, enfin, et les spectacles, nous garantissent l'existence de ce que nous *pourrions* vivre et penser, et que nous ne faisons plus qu'entrevoir. C'est ainsi que localement, crâne par crâne, foyer par foyer, centre-ville par centre-ville, s'agence la métropole impériale, se reconstruit un univers apparemment stabilisé, crédible, consensuel, une *aisthesis* : une commune perception du monde. L'empire est cette planétaire *fabrique du sensible*. Et tout comme la religion prétendait unir les hommes au divin quand en réalité elle les en tenait séparés, la religion sensible de l'empire, qui prétend recomposer l'unité du monde depuis sa base, *depuis le local*, ne fait que fixer en chaque lieu et en chaque être une séparation nouvelle : la séparation entre l'usager et le dispositif. L'esthétique s'impose ainsi à l'échelle du globe comme *impossibilité de tout usage*. Le prospectus d'une récente exposition à Bordeaux annonçait, clignant de l'œil : « *Ce qu'on vous vend au supermarché, les artistes le transforment en œuvre d'art.* » On voit comme l'esthétique seule parvient à accomplir l'impossibilité d'usage contenue dans toute marchandise, parvient à la convertir, derrière une vitrine ou au cœur d'une « instal' », en une pure *valeur d'exposition*. Ultimement, le programme esthétique vise à étendre cette scission à l'homme même, à lui *incorporer* le dispositif, à en faire l'*usager de lui-même*. On comprend sans peine en quoi la disposition biopolitique à s'appréhender comme corps, ou celle, spectaculaire, à se mirer en image, conspirent à faire de nous les usagers de nous-mêmes. A faire de nous des sujets esthétiques.